



Paul Colize

De l'avis de son ex-femme, Suissesse à Quartz réglée à l'Horloge atomique, actuellement encanaillée à un toucheur-rectalien, il vend du vent ; pour son fils, c'est papa-ce-héros ; ses innombrables conquêtes féminines le considèrent comme "place to be, people to know", dans tous les sens du terme ; ses associés le vénèrent et ses clients l'exaspèrent.

Antoine Lagarde, c'est l'homme de la situation. De SA situation : financière, professionnelle, sexuelle et paternelle. Point à la ligne.

Mais Antoine, c'est aussi une visite régulière chez papa Lagarde, hypocondriaque professionnel et ingénieur retraité.

Jusqu'ici, tout va.

Sauf que papa Lagarde a été assassiné et qu'une mystérieuse carte à jouer, un valet de pique, contenant une annotation sibylline met Antoine sur une piste qui mène en enfer. Valet après valet.

*« ...Un roman tout en finesse, au décalage subtil, où le talent de Paul Colize explose au grand jour en mêlant divers registres où son humour grinçant, mais toujours drôle, est omniprésent. Un vrai régal !.. »******

Patrick Galmel

Pol'Art Noir (<http://polarnoir.neuf.fr>)



Paul Colize Quatre valets et une dame



Paul Colize

Quatre valets et une dame

roman



SEFF édition

PAUL COLIZE

QUATRE VALETS ET UNE DAME

Roman



SEFF édition

Du même auteur:

Les sanglots longs, 2000

Le seizième passager, 2002

Clairs obscurs, 2004

1. UNE MARE DE SANG

Le corps gisait dans une mare de sang.

La phrase toute faite.

Le genre de cliché qui m'a toujours énervé. Les journalistes manquent d'inspiration.

Parfois, il y a une variante.

Le cadavre était allongé dans une mare de sang.

La nuance est subtile.

Dans la version *Un*, on peut encore espérer ressusciter la victime. Dans la *Deux*, c'en est terminé.

Définitivement.

Mais, le dénominateur commun, immuable et récurrent, c'est *la mare de sang*.

Comme si le corps humain contenait vingt ou trente litres d'hémoglobine.

Il est près de midi lorsque j'actionne le carillon.

Sonnette serait plus correct.

C'est un agaçant grésillement qui parvient à se faire maudire jusqu'au travers de la porte d'entrée.

Pas de réponse.

Ce qui n'a rien d'inquiétant en soi, mon père n'entend la sonnerie qu'une fois sur deux. Je farfouille dans ma poche à la recherche de la clé que j'ai gardée pour je ne sais quelle raison.

Peut-être pour une occasion telle que celle-ci.

Je pénètre dans le hall d'entrée.

Le couple de fêlés se précipite.

Le couple de fêlés, ce sont les épiciers espagnols qui occupent le rez-de-chaussée.

Lui est petit, très sec, la soixantaine rabougrie. Il a le profil d'un aigle, le nez surtout. Il porte en permanence un cache-poussière gris, assorti à la couleur de ses cheveux. Et de son teint.

Elle l'appelle *Stacho*, ou un truc du genre, je n'ai jamais compris pourquoi. Il s'appelle Alfonso.

Alfonso est un agité, incurable.

Il m'arrivait de l'observer à l'œuvre, avec ses clients, quand j'habitais encore ici. Il me faisait penser à un acteur évoluant dans un film muet. Il courait comme un dératé d'un coin à l'autre de l'épicerie, à la recherche de l'article que le client venait de lui commander.

Ensuite, il entassait les marchandises sur un coin du comptoir, annonçait le prix après avoir rapidement fait une addition dans un minuscule bloc de papiers à l'aide d'un bout de crayon long de cinq centimètres, jetait le tout dans un sac en plastique qui portait fièrement son nom, marmonnait une vague formule de politesse pour signifier que les tractations étaient terminées et passait au client suivant.

Quand il y avait plus de trois personnes dans le magasin, il passait la tête par la porte de l'arrière-boutique qui donnait dans le petit vestibule où je me trouve à présent et appelait sa femme au secours.

Il hurlait deux ou trois mots étranges dont je ne suis jamais parvenu à élucider la signification profonde.

Quelques fractions de seconde plus tard, elle arrivait à la rescousse en maugréant.

Pendant la période creuse, c'est-à-dire entre 14 et 15 heures, il virevoltait silencieusement dans l'épicerie, réordonnant minutieusement

sement dans les rayons les articles qui, durant le cycle de turbulence, s'étaient vus déplacés de quelques millimètres.

Même manège pour les fruits et les légumes et les fleurs, exposés religieusement à l'extérieur.

Sa femme est tout aussi petite que lui, si on ne tient pas compte de la permanente glauque qui la grandit d'une dizaine de centimètres.

Elle porte un tablier choisi dans la même collection que celui de Stacho, mais avec des fleurs, dans les nuances de bleu.

Alfonso l'appelle *Momé*, ce qui est, selon toute vraisemblance, la version hispanique de Maman et une manière de commémorer la naissance de leur fils unique qui doit avoir, à peu de choses près, le même âge que moi et qui a déserté le domicile parental le jour de sa majorité.

Il m'arrive de le croiser, lui aussi en visite de bonne conscience.

Momé est plus enveloppée que Stacho.

Considérablement.

Elle est aussi beaucoup plus zen que lui.

Avec ce qu'elle picole à longueur de journée, elle a de bonnes raisons d'être zen.

Il est à peine midi, mais elle me semble déjà particulièrement zen.

Lui me paraît normalement excité.

Nos contacts se sont notablement rafraîchis après *l'incident du Boursin*.

Un soir d'hiver, il tenta de me fourguer un Boursin au poivre dont la date limite de vente était dépassée de deux bonnes semaines.

Je l'avais constaté après coup, et étais redescendu pour lui témoigner ma surprise. Il m'avait rétorqué que cela ne présentait aucun risque notable et que lui-même consommait régulièrement des fromages dont la date de fraîcheur était amplement révolue.

J'avais tenu bon et m'étais fait rembourser mon achat.

Il y a de cela près de quinze ans, mais il m'en tient toujours rigueur.

C'est lui qui entame les pourparlers.

— Bonjour, Monsieur Lagarde, ça va à Paris ?

Il me pose invariablement la même question, à chacune de mes venues.

Je lui procure invariablement la même réponse.

— Ça va, ça va.

Il se contente généralement de cette précision.

Elle se faufile derrière lui et jette les yeux au plafond, ce qui veut dire qu'elle va me parler de mon père, établi au premier étage, précisément au-dessus de leur commerce.

— On ne l'a pas encore entendu, aujourd'hui.

Je ne sais si c'est une simple information ou si cela contient une menace voilée.

Le hall sent le poireau et la banane.

Au bout du hall, il y a une courette.

Dans la courette, ils ont fait construire un petit entrepôt en bois.

L'entrepôt, c'est ce qu'ils appellent pompeusement *La Réserve*.

Stacho, je vais chercher quelque chose dans la Réserve.

Je constate qu'elle cherche subrepticement à agripper le chambranle de la porte pour enrayer l'amorce d'un chancellement.

Elle est encore plus zen que d'habitude.

Lui rajoute.

— Hier, on l'a vu sortir, dans l'après-midi, comme d'habitude, mais depuis, on ne l'a plus entendu.

Ils guettent tous deux une réaction de ma part. Je décèle une parcelle d'inquiétude dans les yeux d'Alfonso.

Au fil du temps, il a construit un semblant d'amitié avec mon père. Une relation empreinte de cette solidarité toute masculine qui permet de coaliser indifféremment un veuf inconsolable et le mari d'une alcoolo.

Je sais qu'il lui arrive de monter en cachette au premier étage pour fumer une cigarette en sa compagnie et profiter de cette escapade pour se plaindre des errements de son épouse.

Lorsque j'interroge mon père sur la teneur de leurs propos, il prend la tangente et m'explique qu'Alfonso, quoique fort aimable, le fatigue à remâcher inlassablement les mêmes doléances.

Je l'ai appris plus tard, c'est cette même opinion qu'avait arrêtée Alfonso concernant le discours de mon père. Postulat que je ne peux nullement mettre en doute, étant moi-même le confesseur bimensuel de ses plaintes chroniques.

L'arrêt de son activité professionnelle et son veuvage ont précipité sa prédisposition à l'hypocondrie, sombre tendance que ma mère parvenait, de son vivant, à contenir tant bien que mal dans des proportions acceptables.

Ainsi, il lui arrive de rester de longues minutes, immobile, avachi dans son canapé, les yeux dans le vague, tout à l'écoute de son corps.

Il évalue de la sorte la progression inexorable des microbes dans son organisme.

Lors de ma visite, il m'établit alors la liste des principaux symptômes apparus durant la quinzaine écoulée, me dresse le diagnostic qui en découle, dûment corroboré par la lecture d'un paragraphe dans le Larousse médical et clôt son théorème par un pronostic, toujours alarmiste, me détaillant l'évolution présumable du mal.

Comme je ne tiens pas à ce que le duo m'accompagne, je leur dis, en affectant la plus pure insouciance.

— Je lui demanderai de faire plus de bruit, à l'avenir.

Ma façon très courtoise de leur dire de se mêler de leurs affaires.

Je pose un pied sur la première marche de l'escalier pour leur signifier la fin de notre entrevue.

Il bat en retraite.

Elle pas.

— J'ai un double de la clé d'en haut, si vous voulez, il me l'a donnée au cas où.

Au cas où quoi ?

Elle revient déjà en brandissant une grosse clé accrochée à un porte-clé représentant Tintin.

Je me souviens du porte-clé. Je l'avais reçu d'un vague oncle et l'avais légué officieusement à mon père, peu avant mon mariage.

Je grimpe les deux volées d'escaliers.

Je suis devant la porte.

Je sens la présence de mes épiciers, en bas. Ils n'ont pas bougé et attendent vraisemblablement mon ouf de soulagement.

J'ai envie de leur crier d'aller bouffer leur fromage avarié et de me foutre la paix.

Je frappe à la porte.

Pas de réponse.

Je glisse la clé dans la serrure, manœuvre inutile, la porte n'est pas verrouillée.

Ce qui est surprenant.

Les néons tremblotent nerveusement dans la cuisine.

Ce qui est encore plus surprenant.

Il est midi passé de quelques minutes. Le pâle soleil d'octobre transperce les voilages jaunis et inonde la pièce d'une lumière ambrée.

Une curieuse odeur rôde dans l'appartement.

Je sens fondre les muscles de mes jambes. Une ribambelle de fourmis s'attaque à mes tripes.

Je reconnais cette odeur.

J'appelle.

— Papa ?

Je sursaute, j'ai presque crié.

Mon cri ne résonne pas dans l'appartement, ce qui signifie qu'il n'est pas vide.

Je connais bien cet appartement, j'y ai vécu cinq années durant.

Quand je rentrais, le soir, je poussais la porte et lançais un *Salut Lagarde* qui me permettait d'estimer le nombre de personnes présentes.

Rien qu'en évaluant le retour sonore.

Et les odeurs qui ondoyaient.

J'entends Alfonso qui m'interpelle d'en bas.

— Tout va bien, Monsieur Lagarde ?

J'ai un sale pressentiment. Comme eux d'ailleurs. Ils connaissent mon père. Il n'y a pas plus prévisible que mon père. La porte qui s'ouvre, la porte qui se ferme, les pas, la chasse d'eau, la promenade de l'après-midi, tout est institué.

Je ne réponds pas.

Je pénètre dans sa chambre.

Je sens un poignard qui me transperce le flanc gauche. Un voile noir couvre mes yeux. Une secousse de 10.000 volts parcourt mes membres tandis que mes mains se mettent à trembler.

Il est là.

Mon père.

Mon père qui gît dans une mare de sang.